

qu'ils fournissaient aux confédérés dans leurs guerres contre l'Autriche et des alliances qu'ils avaient contractées avec plusieurs cantons. En effet, ils prirent part à toutes les batailles des Suisses pendant le xv^e siècle, et leur république fut enfin reçue en 1481 dans la confédération Helvétique, où on lui assigna le rang de ix^e canton. Ce fut par des achats successifs que la ville de Soleure acquit des nobles du voisinage le territoire dont ce canton est composé. La réformation y fit de rapides progrès; mais après la bataille de Capel, dont l'issue fut si malheureuse pour les protestans, Soleure fut le théâtre d'une lutte violente entre les deux partis. Les réformés furent contraints de quitter la ville, et l'on rétablit de force le culte catholique dans 34 communes où il avait été aboli. Le pouvoir souverain résidait alors dans un petit nombre de familles soleuroises seulement; cette forme oligarchique du gouvernement donna naissance à divers mouvemens séditions, et entre autres à un soulèvement presque général des paysans qui eut lieu en 1658. Les patriciens eurent des inquiétudes, mais ils triomphèrent enfin, et cette révolte fut apaisée en même temps que celle des paysans bernois qui avait éclaté à la même époque.

Les Français, commandés par le général Schauenbourg, s'emparèrent de Soleure le 2 mars 1798.

MOEURS.

La vie pastorale est celle des habitans des districts montagneux du canton. En général ces pasteurs se rapprochent dans leurs usages de ceux des paysans bernois. Dans les districts qui avoisinent la France, on a adopté les mœurs et le langage des Français. L'influence de l'aristocratie a nuï au gouvernement de Soleure comme celle des jésuites a retardé les progrès de l'instruction. « Protecteurs des préjugés; curés actifs, et hommes du monde adroits, dit un écrivain suisse distingué, M. Glutz-Blotheim, les religieux agissent en même temps comme professeurs, confesseurs, prédicateurs, amis de la maison et confidens. Leur instruction paraît tout embrasser; ils enseignent la religion, le grec et le latin, la géographie, l'histoire et la rhétorique. Les pères sont tout glorieux d'entendre leurs fils parler, dans les examens publics, de l'Inde, de la Grèce, de Rome, expliquer la hauteur du pôle et les équinoxes, traduire avec facilité des passages grecs et latins, et déclamer un discours en phrases bien arrondies et élégamment construites. Non contents de ces exhibitions fréquentes des matières enseignées, les membres de cet ordre religieux font

représenter aussi des spectacles dans lesquels les jeunes gens débitent d'un ton compassé de grandes maximes d'état, et expriment leur zèle brûlant pour la religion et la morale, et leur désir de leur sacrifier leur bien et leur vie. Mais ces beaux dehors ne soutiennent pas un examen sévère; c'est partout des exercices de mémoire; nulle part on ne voit un savoir profond et méthodique, pas même dans la connaissance des langues. En outre ils accablent la jeunesse d'exercices de dévotion sous toutes les formes, comme obligation, comme pénitence, comme moyen de répression. »

Depuis 1814, le peuple est à peu près exclus des affaires publiques, et le spirituel chevalier de Boufflers, s'il écrivait encore, ne dirait plus de Soleure comme il le fit pour le règne de Louis XV, « que le peuple fait lui-même ses lois, et que le Soleurien qu'on pend pour y avoir manqué a le plaisir de se voir obéi par le bourreau. »

VILLES. — VILLAGES.

SOLEURE (*Solothurn*), capitale du canton du même nom, est divisée en deux parties inégales par l'Aar, que l'on y passe sur deux ponts de bois. La ville occupe une colline en pente douce, située au bord du fleuve et au milieu d'une vallée riante et fertile. Les rues de Soleure sont larges, ornées de plusieurs beaux bâtimens et d'un grand nombre de jolies fontaines qui contribuent à maintenir dans la ville une propreté exquise. L'église épiscopale, dédiée à saint Ours, achevée et consacrée en 1773, a été bâtie par les soins de la reine Berthe, sur les dessins de l'architecte Pisoni de Locarno. Le clocher a 190 pieds de hauteur; sa façade et son bel escalier de 33 marches méritent d'être distingués. Cette église est l'un des plus beaux monumens d'architecture de la Suisse; le maître-autel, d'une noble simplicité, et plusieurs tableaux, parmi lesquels on en distingue un de Dominique Corvi, contribuent à en orner l'intérieur. L'architecture de l'Hôtel-de-Ville manque de goût, mais on y voit un beau bas-relief d'Eggenschwyler, représentant *Cécobis et Biton*, un buste de saint Nicolas de Flue par le même artiste, les portraits des avoyers, un escalier tournant et plusieurs inscriptions romaines enchâssées dans les murs des portiques. L' Arsenal possède un grand nombre d'armures et de drapeaux conquis sur les champs de bataille. L'ancien hôtel des ambassadeurs de France, transformé aujourd'hui en une caserne, est un vaste et beau bâtiment. Soleure possède encore un théâtre, un hôpital, des prisons (*voir Établis-*

SEMIENS PUBLICS), et une maison de correction. On regarde l'antique tour de la *place du Marché* comme un monument élevé par les Bourguignons. Le Gymnase, où 10 professeurs enseignent la théologie, la physique, la philosophie, les mathématiques, la rhétorique et les langues anciennes et modernes, est estimé et compte environ 250 élèves. La Bibliothèque de la ville, fondée vers le milieu du siècle dernier, possède 8,000 volumes, plusieurs manuscrits curieux, des antiquités, des monnaies romaines et un bas-relief du Saint-Gothard; celle des chanoines renferme un grand nombre de volumes rares. Quelques chroniques sont aussi fort remarquables. Nous avons extrait de l'une d'elles l'histoire suivante écrite en style du temps.

« C'est-il qu'en l'an de grace MDCXXXI, advint un fait étrange et pitoyable, voire mesme espouvantable, en la cité de Soleure, au pays des Souisses. Ung bourgeois de famille honneste et riche, qui n'est faulte de nommer, avoit espousé la fille d'ung gros marchand de dicte ville: ne tardast pas d'en estre jaloux à oultrance pour leur perte à tous; il se mist en teste qu'elle avoit une habitude clandestine avecques ung certain serviteur de la maison, mais n'en avoit certitude aucune et pretive patente lui failloit. Une occurrence fatale accrut ses doutes. Le serviteur ayant reçu, comme ordinairement de son maistre, d'aller rechercher aux lieux débiteurs en arriere, le mary profita de son absence, pour furester dans sa chambrette, cherchant curieusement des preuves de son deshonneste: et voyla qu'il trovast parmi les camisoles du dict serviteur aucuns passements de soye: sur sa femme estant par lui appelée, il s'enquiert de la pauvrette, si point reconnoist les dictes passements. Oui, se dist-elle... Comment, luy fist-il, les ha-t-il doncques, car ilz sont mieus lors elle advoua qu'elle lez lui avoit baillé. Sur ce le mari voulant la gêner par violence à faire confession, lui approscha du ventre la poincte de son cousteau (autres disent poignard), luy jurant que nul mal ne luy seroit par luy fait, sy disoit la vérité; mais qu'il l'occiroit sans quartier ny miséricorde sy n'advouoit bonnement sa villainie: et pour l'engagner davantage luy fist desclarer qu'ayant luy mesme forniqué et adultère, il la soupçonnoit de luy rendre la pareille: elle nya fort et ferme de prime abord: en fin tousjours plus pressée elle confessa son méfait, avecques chaudes larmes: adoncques son mari la laissa aller. Touste hors d'elle mesme et comme troublé d'esprit, elle s'enfuist soudainement, chez une sienne sœur qui demoroit au vilage de Prattelen. Cependant les prochains

parents et amys firent tant qu'ilz la remirent dans la grace de son mari, qui semblast se laisser accoiser par leurs bonnes paroles et promesses; si bien que par un sabadi, III^e jour du mois d'aoust, la femme revint au logys, conduite et reconfortée par aucuns parents et amis, esquelz le mari fist grande chère et les abreuvea-t-il avec moult bon vin; puis ilz se retirèrent aprez force grands mercys, et eulx deux passèrent la nuit, dormant en la mesme couche, à celle fin qu'il ne parust ombre de mauvais mesnage. Le lendemain qu'estoit un dimanche, ils dinèrent ensemble de tous bon accord, et aucuns prétendent que divers parents furent de ce banquet, et qu'au despartir le mari les remercia avecques douces caresses et leur dist que s'ilz venoient souper, il lez festineroient plus largement et plus joyeusement: toutes fois cecy n'est pas bien avéré; ce qui est plus seur, c'est que d'abord qu'ilz furent sortis, il envoya sa chambrière au presche et qu'il donna congé à deux enfants desjà grandelets qu'il avoit d'une première femme, pour aller achepter des porres. Estant ainsi demoré seul en son logys, il ferma l'huis au verrouil, et le misérable forcé de la male rage de sa jalousie frappa à mort d'un coup de dague sa femme, touste enceinte qu'elle estoit, et aprez elle il occist une pauvre innocente fillette asgée de quatre ans tant seulement, laquelle estoit le premier enfant qu'il en avoit eu: ceci fait, il escript, parmi ces cadavres, avecque leur sang, une lettre au conseil de la ville; puis il monte à grande haste à la plus haulte fenestre de son logys, et de là aprez avoir crié pitoyablement trois fois Jesus, il se précipite furieusement dans la rue, où sa cervelle escachée s'expandit sur le pavement: il avoit estaché à son hault de chausses la lettre ci-devant mentionnée, qui portoit ce qu'avoit fait, ce que vouloit faire et pourquoy ainsy faisoit. J'ai occis, disoit-il, ma femme, pour ce que m'avoit confessé son adultère et que par ainsy méritoit peine de mort. J'ai occis ma fillette, à celle fin que nul pust lui faire vergogne et vitupère du crime de sez parents. Je me suis deffait moy mesme, estant mon propre bourreau, par crainte que la justice ne me fist mourir dans les tourments et tortures. En effect on sévit sur son cadavre; aprez lui avoir rompu bras et jambes, il fut exposé sur une haulte roue et par aprez caché dans un tonneau et jecté dans l'Aar. Quest-il advenu de sa pauvre ame? Dieu le sçait. Ce crime fust tant atroce et tant inopiné, que le vieulx père de la femme en perdist le jugement, et que le frère du mary en devinst tellement fol qu'il fallust le lier. Aucuns soub-

tiennent que cest enragé jaloux estoit perturbé de mélancholie et quasy démoniacque par obsession diabolique. Aultres prétendent qu'à la male heure de sa honte découverte, il avoist meschamment blasfémé, maugréant et renyant Dieu comme ung marane, et que Dieu s'estoist retiré de luy, comme du roy Saül, pour le laisser à sa malice désespérée. Quoi que il en soit, toute la cité de Soleure fust en grand deuil et esmoy, quand cest affaire fust divulgué, et sembloit-il que la malédiction y fust tumbée, tant les braves gens estoient desconfits de cette sanglante tragédie, qui oncques n'eust sa pareille en ce misérable monde, que je sache; aussi fault-il, quand bien mesme la chose est contre nature humaine et de toust point détestable, qu'elle soit remembrée, à ceste fin qu'elle reste en exemple et souvenance à perpétuité, pour destourber tous et ung chascun de l'adultère, par la considération des horrificques et damnable playes qui s'ensuibvent de cette male peste. »

DORNACH est un bourg situé sur la Birse : c'est dans son église que reposent les cendres de Mauptuis, mais la pierre sépulcrale a disparu. Les environs sont fertiles et pittoresques. Des ruines du château de *la Schartenflouh* on jouit des points de vue les plus beaux et les plus variés. On passe à Dornach la Birse sur un beau pont; en 1813, un débordement de cette rivière renversa une des arches, et coûta la vie à 37 personnes.

Ce lieu est devenu célèbre par la victoire que les confédérés remportèrent pendant la guerre de Souabe, le 22 juillet 1499.

A l'approche de l'armée de l'empereur, commandée par le comte Henri de Furstenberg, dit un chroniqueur suisse, l'avoyer Conrad de Soleure avait rassemblé autour de la grande bannière de la république 1,500 Soleurois environ; Zürich, craignant pour ses frontières, n'en avait envoyé que 400, sous le commandement du brave colonel Goldlin. Ces 1,900 hommes, réunis aux 3,400 Bernois qu'amenaient, au secours de leurs frères, Gaspard Stein et Rodolphe d'Erlach, formaient toutes les forces des confédérés; mais, parmi les officiers, on comptait plusieurs Suisses dont la valeur et l'expérience étaient éprouvées: c'étaient Benedict Hugi, de Soleure; Urs Rochti, banneret du canton; Jacques Stapfer, qui portait la bannière de Zürich; Conrad Vogt, banneret de Berne; Gaspard Wiler, son porte-enseigne, et Adam Willading, le seul de ces braves guerriers qui, expirant sur le champ de bataille, ne rentra point vainqueur dans les murs de sa patrie.

L'armée du comte de Furstenberg s'élevait à

plus de 18,000 combattans, parmi lesquels on distinguait 4,000 vieux soldats, que l'empereur avait amenés de Gueldre, et 3,000 cavaliers flamands et bourguignons.

Le comte Henri, certain de la victoire, avait permis à ses soldats de se livrer aux plaisirs, et comme de temps en temps quelques boulets allaient frapper les vieilles tours de Dornach, le lieutenant de Maximilien rêvait déjà la conquête de tout le pays.

De leur côté, les Suisses n'avaient pas perdu un moment; ils s'étaient rassemblés à la hâte et marchaient à l'ennemi sur plusieurs colonnes, afin de tomber à la fois sur les trois camps qui investissaient Dornach.

Dans ces temps-là les soldats suisses se distinguaient que par une croix d'étoffe blanche, placée sur la poitrine, et les Impériaux portaient la croix rouge de Bourgogne. L'avoyer Conrad, se défiant du petit nombre des confédérés, leur fit prendre la croix rouge par-devant, et placer une croix blanche sur le dos, afin que, trompant les ennemis, ils pussent se reconnaître entre eux. Il arriva ainsi, sans être aperçu, à la tête de ses 1,500 Soleurois, qui formaient l'avant-garde, jusqu'au pied du château de Dornach. Les Autrichiens les prirent d'abord pour un renfort que leur envoyait l'empereur, mais ils furent presque aussitôt désabusés, car les Suisses les mirent en fuite à grands coups de piques et d'épées à deux mains. La colonne du milieu, embarrassée dans des chemins creux et des haies épaisses, fut moins heureuse, et le troisième corps, qui avait côtoyé la gauche, forcé de se replier avec perte sur le centre, se mit un moment en désordre: ce fut au bord de la Birse que le combat s'engagea avec le plus d'opiniâtreté. A la première nouvelle de cette attaque inopinée, le comte de Furstenberg monta à cheval, rallia ses troupes d'élite, marcha droit vers les Suisses, toufne son artillerie contre eux, et ordonna aux soldats de Flandre et à la cavalerie de les prendre en flanc. Le nombre des Impériaux, la mort que vomit dans les rangs des soldats des cantons leur formidable artillerie, semblent l'emporter sur l'héroïsme helvétique; la petite garnison de Dornach tenta inutilement de seconder les confédérés par une sortie. Les Suisses vont périr sous les coups de leurs ennemis, quand le comte Henri, qui veut, à force de valeur, réparer son imprévoyance, tombe mort, au milieu de ses plus vaillans officiers, non loin du pont de la Birse. Ces vieux guerriers se serrent autour du corps de leur général, jurent de le venger; mais la nouvelle de sa mort, les

difficultés d'un sol difficile et l'approche de la nuit, favorisent les troupes du canton, et causent chez l'ennemi un désordre qui lui devient funeste.

Cependant la victoire était encore incertaine, quand tout à coup on commence à distinguer sur le coteau voisin deux bannières qui s'avancent avec rapidité. L'un et l'autre camp flotte entre la crainte et l'espérance. La victoire ou la défaite va dépendre de l'assistance de ces nouvelles troupes, suivant qu'elles sont amies ou ennemies; mais soudain un cri de joie s'élève des bataillons helvétiques: ils ont reconnu leurs frères de Lucerne et de Zug, qui, ayant appris à Winterthur, que Dornach était menacée par les Impériaux, arrivent en hâte d'Arlesheim pour secourir leurs amis les Soleurois. Les Lucernois, commandés par le brave Feer, qui avait fait son apprentissage dans les champs de Morat, se précipitent tête baissée sur la cavalerie impériale et la poussent jusqu'au pont de la Birse, déjà obstrué de cadavres et qui refuse un passage aux fuyards. Là Henri Rhan, de Zurich, ayant terrassé le banneret de Strasbourg, lui arrache avec la vie son drapeau tout couvert de sang; Laurent Brandenburg, de Zug, s'empare aussi avec une rare valeur de la grande bannière d'Einsisheim. La défaite des Autrichiens eût été complète, si la nuit eût permis de les poursuivre; quatre mille des plus braves soldats de l'empire restèrent sur le champ de bataille, entre autres Conrad d'Urenheim, Arbogast de Kageneck, Mathias, le dernier de l'antique maison de Castelwart, et le vieux comte de Pitsch.

La perte des cantons ne s'éleva pas à plus de deux ou trois cents hommes; mais la patrie perdit deux de ses guerriers les plus illustres, le banneret de Lucerne, Rodolph Haas, qui, après s'être couvert de gloire quelque temps auparavant au combat d'Ermatinsen, fut mortellement blessé au moment où commençait le déroute des Autrichiens, et Paul Lewensprung, peintre lucernois qui, disait-on, savait aussi bien manier les armes que le pinceau. Entre les officiers qui s'illustrèrent dans cette sanglante journée, Collin, banneret de Zug, contribua surtout à la déroute des ennemis. Les Suisses entrèrent dans le camp des vaincus et s'emparèrent d'un butin riche et glorieux: 20 canons, dont plusieurs aux armes d'Autriche, les grandes bannières de Fribourg en Brisgau, d'Einsisheim, de Strasbourg, et 7 autres drapeaux allèrent décorer les arsenaux des vainqueurs. Suivant l'antique usage de la nation, les soldats des cantons remercièrent immédiatement Dieu de ce succès inespéré, et res-

tèrent trois jours sur le champ de bataille, sachant mieux vaincre que profiter de la victoire. Quelques années plus tard une chapelle élevée à Dornach rassembla sous ses voûtes les ossements des victimes de l'ambition autrichienne, et conserva le souvenir des tristes scènes dont ces lieux furent si souvent les témoins.

OLTEN. — Cette petite ville est située sur l'Aar, au pied du Jura, dans une contrée plus cultivée que fertile mais agréable. Des collines l'entourent de toutes parts. Malgré l'inégalité du sol, elle est bien bâtie. La façade de l'église paroissiale est belle; les routes de Bâle, de Soleure, de Lucerne et d'Aarau, qui se réunissent à Olten, et la navigation de l'Aar donnent à cette jolie ville un aspect animé. On remarque deux inscriptions romaines sur un mur situé près du pont de l'Aar. Du château de Wartbourg on jouit d'une vue très-étendue; le Wysenberg en offre une plus belle encore.

MÜMLISWYL. — Le Limmerbach, qui sort d'une gorge remarquable près de la route du mont Wasserfall, traverse le beau village de Mümliswyl, du côté du défilé près duquel s'élève l'antique château de Falkenstein. C'est là qu'on prépare *legeiskase* ou fromage de chèvres, si estimé en Suisse.

CURIOSITÉS NATURELLES.

L'HERMITAGE DE SAINTE-VÉRÈNE. — Un chemin très-pittoresque, pratiqué le long d'un ruisseau et bordé de rochers, conduit en une demi-heure de Soleure à l'hermitage de Sainte-Vérène, remarquable par sa situation romantique et fondé vers la fin du XVII^e siècle par un anachorète égyptien.

On entre dans une petite vallée, et l'on aperçoit au pied d'un rocher ce joli hermitage, habité par un solitaire, qui vous conduit avec empressement à la chapelle taillée dans le roc, et où le vendredi saint, chaque année, les Soleuriens viennent en foule faire leurs dévotions. On montre aussi le lieu où, selon la légende, sainte Vérène s'attacha au roc pour résister au torrent qui menaçait de l'engloutir, et à Satan qui, irrité de sa chasteté, essaya vainement de l'écraser sous d'énormes blocs de rocher.

LE WEISSENSTEIN. — Vis-à-vis de la ville de Soleure sont situées, au N.-O., les montagnes de Weissenstein et du Hasenmatt, dont de la plaine on distingue parfaitement les chalets élevés. La vue qu'on découvre de ces sommités est d'une beauté inexprimable. Quand on est à pied, on met 2 ou 3 heures pour aller depuis So-